

YORAN CAZAC
Textes, dessins, peintures



Yoran Cazac, *Le remous du Pont Saint-Michel*, 1986-1987
Huile sur toile, 150 x 133 cm. Photo Marcel Lannoy

La ballade au Pont Saint-Michel

L'après-midi touche à sa fin. La lente pénétration de la nuit dans le jour commence. Les lampadaires réagissent et d'autres suivent. Les lucioles sortent de leurs cachettes.

Je m'installe dans mon regard.

Ou bien je le laisse absorber le mouvement incessant pour analyser très intensément la gesticulation de la matière fluide, ou bien je fixe un point au milieu du fleuve en refusant à mes yeux le bouillonnement des flots — qui apaise aussi le mien.

La profondeur est derrière l'agitation, car l'état contemplatif renverse les miroirs.

Soudain, je vois l'Immobile, comme s'il participait du fond du fleuve, mais un fond intangible, parce que vivant, même s'il est immobile. *Immersionnel*.

C'est dans un instant de ce genre que Paul Klee a dû écrire: «Quant à nous, notre cœur bat pour nous amener vers les profondeurs, les insondables profondeurs du Souffle primordial.»

Maintenant, sur l'immobile, la lumière dépouillée de son accointance avec l'eau s'élance, glisse, danse; elle est libre enfin, elle s'amuse de sa vitesse, extraordinaire. Eau, que la lumière va vite!

Lorsque le phare clignotant de la police se faufile sur le quai, les impacts répétés, l'éclat lumière couvrent tout mon territoire visuel, impassible, qui avant de l'absorber comme une éponge cosmique, les retient un par un avant que l'autre éclair ne paraisse, et plus vite, d'éclair en éclair mais ne dépassant pas 45 km puisqu'on est en ville! une pile de feuilles de papier calque dessinées de zelliges enchanteurs ou fresques en dentelles d'écailles s'entassant l'une sur l'autre et qui s'échappent sans cesse par le fond, et cela continue encore quand la voiture a tourné et ce sont mes yeux maintenant tout seuls qui le répètent jusqu'à la fin de l'acte. Il recommence, derrière ce rideau translucide, l'opéra qui vient d'ailleurs. Là où le temps est *immensiellement* lent, il est bien certain que le visible et

l'invisible ne font qu'un. Opéra du devenir ou opéra du néant, de quelle mémoire me venez-vous, que mon œil interroge?

Comme je relève la tête, l'autre rive est bien là, réelle, reflétant ses ludions adipeux qui trempent insidieusement dans une mélasse spasmodique et boursouflée, parsemée de pistaches stellaires. Même féerique, ça pourrait faire vomir. Comme des moulins à prière tibétains, d'autre flottent cristallins et joyeux tandis que le voisin fait un boogie-woogie effréné plein de sueurs qui rejaillissent sur les autres.

La transcription visuelle de la danse répète inlassablement le même parcours pour s'inscrire dans l'apprenti chorégraphe du regard. Le pinceau est pour plus tard. Lui aussi aura son histoire.

Je dois absolument aller voir le remous avant l'obscurité totale. Je ferai le chemin à l'envers jusqu'au pont. Sur le chemin encore un *coup de fou* à voir, un feu vert et un feu rouge emmêlés se chamaillent féroce­ment pour retrouver leur pouvoir. Leur opposition fait kaléidoscope, vite d'autres couleurs complémentaires s'intercalent, évanescen­tes et régulières. Elles dansent somptueusement entre le rouge et le vert qui se sont enfin séparés et cohabitent en chromatismes délicats sans trop de bavure. C'est du beau boulot.

Je suis transporté, ailleurs, là où il y a quelqu'un qui voit en moi. Devant moi, c'est un tableau aborigène très vaste, dégageant ses forces de l'intérieur, pure essence vibratile. Parcours initiatique, les contours-lumière tissent le temps du Rêve, le plein et le vide ensemble. C'est l'accouchement de plus en plus immense d'une dimension qui n'est pas une forme. Archipel au velouté minéral sur un éther. Je suis émerveillé, c'est mon territoire profond que je viens reconnaître.

Le décor de la ville vaque jusqu'au pont où je lance un regard sous la deuxième pile en aval du côté de la place. Il est là, mon cher remous, que je visite depuis longtemps. Si la Seine monte, il part en vacances. S'enchaîne-t-il à d'autres ponts? Ici, cette forme féminine vêtue d'eau réapparaît de minute en minute. Son

charme est autour d'elle. Elle vient s'en assurer. Réchauffée et lascive mais pudique, elle cache son visage. Lentement, elle étire son beau corps endormi et retenant ses formes généreuses, l'étoffe suave qui l'habille se frotte voluptueusement contre la surface. Parfois, la naïade tente de se libérer de ses liens; elle les secoue très fort, ses efforts le prouvent, puis ce qui enfle encore la repousse, pour qu'elle revienne plus réveillée, mutine, malicieuse; elle sait que je suis là.

J'attendrai que la nuit la couvre de son manteau de pourpre. C'est le monde où je la perds. À chaque fois je pense au poème de Michaux sur les Fées du Rhin à Strasbourg où il est prêt à plonger après de subtils appels, et d'insistants chuchotements. Pour moi, c'est dans l'œil. Le mien est plutôt attentif à son silence, même si j'aime la musique.

L'amateur de nuages

Il monte le chemin pour sortir du vallon après plusieurs jours de pluie; le ciel est revenu. Des vents divers affolent les girouettes sur le village. La parure du ciel est en effervescence. Ici, elle prépare ses acteurs à d'éphémères rapports. Plus profond, des cavaliers d'ombres galopent par petites bandes qui se regroupent, pressés, et avant qu'ils ne menacent, s'enflent dans un courant d'air, en arabesques malchanceuses évaporées avant qu'elles n'aient tout dit. L'ombre d'un dirigeable sombre et gorgé d'eau traverse le chemin. Il n'arrosera pas l'amateur aujourd'hui. Il suit la voie du vent, pas celle de la colère.

Comme j'arrive sur la plaine, ma respiration sort de son étreinte, mon esprit voyageant sur sa route à lui. Je prends l'air, avec le vent. Je les avais oubliés. La voûte est mouvante. Il y a des poches de tous les bleus qui lentement hésitent.

Devant, affalées, écrasant l'horizon, de colossales balles de coton, comme des décors, attendent entre deux spectacles. Si

déjà je m'arrête, mes yeux approchent, et je navigue, je glisse dans le reflet de la lumière froide des icebergs, gardiens silencieux du pôle de mes songes, gravés à blanc dans le feu de la glace, aux verticales vertigineuses. Certaines s'enflent de stalactites bien nourries, aux pointes filant en fines aiguilles de lumière d'où émane une tendresse indicible.

Je n'emporte qu'un souvenir, à moins qu'un tableau ne le fixe à la mémoire, ou que des mots en écriture *sensible* ne le disent.

Des perdrix s'envolent bruyamment. Non! je suis ici au soleil et c'est avec mes bottes de sept lieues que je grimpe sur des nuées laineuses qui s'élèvent en pyramides, sur d'autres pyramides, et encore, et beaucoup plus, s'élèvent jusqu'à l'angle frontal qui s'enfonce dans l'infini d'où j'irai voir si le ciel est encore plus profond derrière. Sur la crête immaculée, je peux caresser du bout de ma botte un diadème en extase, attendant sa princesse. Il traîne son voile mordoré, insouciant, comme fait la queue d'un cerf-volant attendant Eole. Plus le diadème rayonne, ouvragé de perles fines pour la gloire, plus la moire jalouse s'enroule sur elle-même et ne va pas à la fête. Elle se déshabille lentement à mon regard.

Vient un passage à vide. Aucune faille bienveillante pour dégourdir l'amateur, les nuées s'empilent dépossédées et assourdies. Ici, on transporte du nuage bien emballé, et c'est tout. Quelques pas pour sortir de là, ou pour aller ailleurs. D'autres cavalcades fourberesses et conquérantes, en suspens, creusent une grotte véritable, immense, calme, un creux du monde solennel, d'un modelé intérieur aussi subtil que ceux que j'ai vus naguère à Rome dans un livre de peintures chinoises. Où chaque grotte dans laquelle un moine méditait était l'état tactile de la lucidité ou de l'abandon où se trouvait l'ascète.

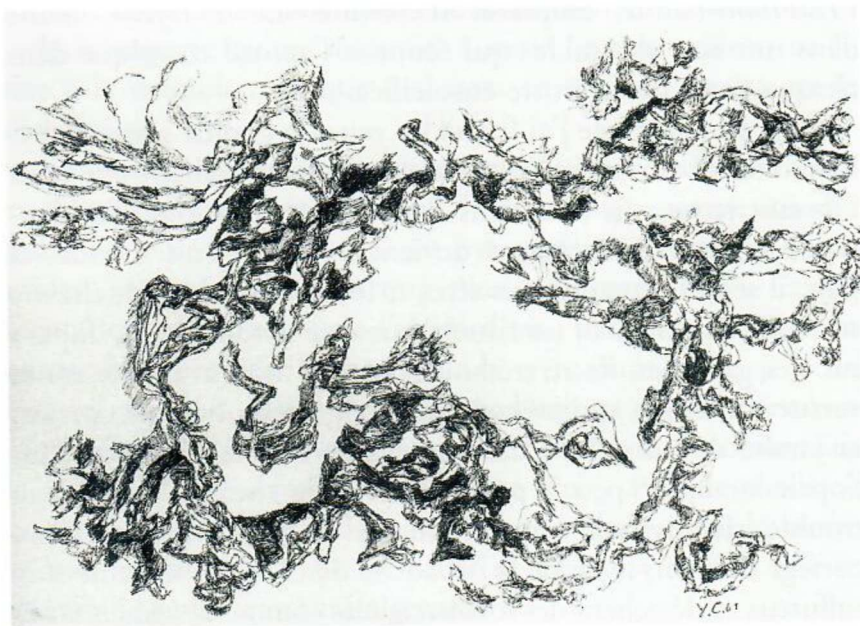
J'avais contemplé de longs moments ces trésors. Il y avait une vingtaine de planches représentant dans l'expérience de la Grotte divers états de la méditation et j'admirais autant la transparence du peintre que le modèle. Ce que chacun avait

combattu dans sa grotte était dans la peinture. Certains avaient chassé le diable, d'autres l'ombre. Ce moine-ci, dessiné au rythme tranquille de la respiration, le plein et le vide en alvéoles subtiles, était visiblement l'écho de son silence.

Vers la béatitude, il y avait celui que j'appelais l'*Habitant-habité*, empreint d'éternité. Et le *Joyeux*, niché dans une rose des sables qui écoutait l'accord cosmique dans chaque grain de sa grotte ensoleillée.

Mais pendant que j'ai fermé les yeux, la grande statue babylonienne trônant en majesté dans ma grotte, sachant que pour l'instant je ne suis plus dans l'apparat, se consume. Sa blancheur livide et sans regard devient le creux d'un monde, et puis, il semble que d'autres têtes se lèvent, et la loge de théâtre sur la Beauce devient un rituel ubuesque et tonitruant. Tapant sur des gamelles, ils se trémoussent, qui avec sa morve ou sa verrue sur le nez, qui avec sa coiffure grotesque hoquetant sur sa jambe de bois. La Cour roule plus qu'elle n'avance dans l'opale orangée; peu à peu la grotte de théâtre se fond au trouble du dessus. Une cavalcade encore, burlesque, un cortège dément, il y a de la débauche dans l'air! Des lambeaux sulfureux se détachent des formes agitées comme des godemichés devenus dérisoires. Le vent a décidé de re-pétrir la pâte que mes yeux dévorent.

Enfin, comme je me retourne vers le creux du village où les fumées innocentes brillent dans le soleil qui se couchera bientôt, l'or gratuit des nuages se déroule en kilomètres pour le dernier acte. Là, plus haut, ils ondulent en petits coups de pinceaux réguliers et brefs, transparences d'espaces cultivés comme des jardins persans, puis suivent des plages liquides et désertes comme des aquarelles de Victor Hugo, et qui s'achèvent ou se vident en vaguelettes de lumière dans une mer sans miroir. L'infini rentre en lui-même. Est-ce là la voûte de mon ciel? Un négatif plus réel que le vrai? Il y a *matière* à réfléchir.



Yoran Cazac, *Dessin*, 1959. Encre de Chine sur papier
Photo Marcel Lannoy

Rendez-vous à la bottega

Cette histoire se passe en Toscane, du côté de chez Dante, au-dessous de Sienne. Des hauteurs où j'habite, il faut une demi-heure de saute-collines au milieu des chênes-lièges, des oliviers et des vignes avant d'aller vers le bas plateau où le blé commence à sortir. C'est une matinée radieuse pour aller au village. Le soleil printanier, déjà ardent, harcèle toutes les particules humides que la terre trop arrosée à la fin rejette en une transpiration au parfum neuf et prometteur. De l'autre côté, la vallée de l'Ombrone, enveloppée dans ses limbes, çà et là, quelques villages, comme Casale di Pari, émergent de ces évanescences.

Il y a vraiment aujourd'hui une violence cristalline et chaque chose, à chaque mètre franchi, rejoint cette enveloppe vibratile. En face, plusieurs épaisseurs de collines sortent l'une de l'autre; chaque olivier est posé sur les terrasses en pente comme des petites œuvres de cristal brut, présentées luxueusement chez le plus grand bijoutier du monde. Puis, si mon regard n'est plus preneur de ces bijoux, mon œil galope encore plus loin dans cette profondeur opalisée où mon esprit retourne à ses archétypes, et c'est, maintenant, l'armure gigantesque d'un Titan, allongé en raccourci comme les guerriers dans les Batailles de Paolo Uccello. C'est la crête de San Angelo qui fait son heaume, un peu relevé, dans un ultime effort pour retenir encore un son. Le cloutage et les ornements de cette armure, finement ciselés en vif-argent, sont posés devant le ciel. Je descends plusieurs kilomètres, doucement, sans moteur, pour en faire le tour.

Des cyprès ancestraux font le guet au carrefour ou bien donnent un ton solennel tout au long d'une route qui conduit à un château. Les collines du lointain appartiennent déjà plus à l'air qu'à la terre. J'aime la forme prête à lâcher prise. Dans mon tableau, je l'appelle «l'entre-monde», l'imperceptible limite entre la densité et la transparence qui est toujours là, mais qu'il est impossible de nommer, car il ne relève plus du savoir, mais d'une dimension ou d'un état instinctif.

De toute part, il y a de quoi ravir les peintres qui cherchent l'aveuglement jusqu'au-delà de la mémoire. Chaque seconde, ça change! Ici, «à perte de vue», tout est lumière!

Devant la *bottega*, un groupe de femmes attend la camionnette poussive du boulanger montant la colline. Un groupe d'ouvriers de la *fattoria* boit au bar et sont attablés deux couples d'hommes employés du téléphone et représentants en tournée, connaissant bien Beppe le Patron lequel, dans sa généreuse prestance, sort de la cuisine avec deux assiettes de pasta fumante qui laisse un parfum irrésistible, un vrai délice. Les ayant posées délicatement, il a un sourire gourmand, leur souhaite «bon appétit» et s'approchant joyeux vers moi me dit: «O Pittore! tu l'as bien faite *la trasmissione*, mais il y a un moment où tu as dit quelque chose de *vrai*!» La veille au soir, j'avais parlé à la télévision locale, à l'occasion d'une exposition de mes tableaux.

— O Beppe, je ne me rappelle pas maintenant. C'est pas mon heure. Dis-le moi, toi, ce que j'ai dit.

Marino, un maçon charpentier qui connaît chaque pierre de ma maison, est sorti du groupe de buveurs, très excité: «Si! Si! Si! c'est vrai, *Hazaka* (ils aspirent le C en Toscane), redis-la moi, ta quatrième dimension. Madonna, c'était beau, moi aussi j'étais dedans hier, mais j'ai pas bien compris...»

À cette seconde, moi qui avais tout oublié de la veille, j'ai entendu quelque chose qui s'était déjà passé en moi. Le geste d'une ligne horizontale a entraîné les mots...: «Ecoute, ça, c'est la Première. La largeur. C'est la gymnastique que je fais chaque jour devant mon tableau, que je lui répète. Puis à l'angle, je remonte, en allongeant au maximum pour bien finir mon travail. Celle-ci, c'est la Deuxième. La Verticale, la hauteur.»

Les femmes, leur pain sous le bras, car entre-temps, Alvaro était reparti, étaient installées comme devant leur poste; les hommes avaient posé leur verre pour être plus libres dans leur

regard. Une guirlande de saucisses dans une main et le couteau dans l'autre main, prêt à trancher, Beppe retenait son geste comme dans un tableau siennois. Il n'aurait pas manqué une virgule de mes gestes, même les mangeurs avalaient leurs spaghettis en silence et rentraient dans l'événement.

J'ai rapproché mon pinceau fictif vers mon nez, et le pointant doucement sur celui de Marino: «ça, c'est la Troisième. Dis comme tu veux: *profondeur* si tu vois le relief comme distance, ou *épaisseur* si tu le vois par transparence. Tu connais la *vellature*, toi aussi, tu es peintre». Et, fixant le mur vide, je dessinais ces lieux qu'ils entendaient: Monte Labbro, San Angelo, Camigliano, et puis les collines, plus douces, vers Grosseto. Je posais des villages en faisant le geste de jeter un point. Je citais un nom de plus, et tout le monde allait de village en village. Je sentais battre leur mémoire, franchir les kilomètres de creux et de bosses, avant d'y parvenir, et qu'ils connaissaient comme eux-mêmes.

Je m'arrête. Je recule un peu. Les autres font aussi le geste et, repartant vers le tableau, je dis: «C'est quand le peintre rentre dans son tableau qu'il atteint la Quatrième. Tu es, au centre intérieur du tableau, totalement ce que tu peins: le nuage au bout du tableau, les crêtes évaporées, le creux entre deux collines, les oiseaux qui entrent ou qui sortent de la pointe extrême du pinceau sont aussi proches que la lèvre de la nymphe dans la rivière ou que la pierre au premier plan. Il y pénètre pour y poser ici de la couleur, ce qui là-bas est un nuage. C'est l'ubiquité, partout à la fois. Le pinceau vient créer son monde et je peux le caresser.» Je me promenais lentement, avec mes doigts frottant légèrement les aspérités rugueuses de la matière de ma toile imaginaire et, des deux mains, j'orchestrais l'espace, comme une danse. Tant que les mots étaient des gestes, il me semblait que tous, nous étions dans le tableau. Mes signes ont-ils montré la «pénétration tactile» de l'intérieur d'un tableau?

Marino a eu une exclamation de paix retrouvée.— Ah! c'est ça! Bravo. Beppe! Donne à boire, à la santé du Peintre! et, dans

un rire général, chacun a repris son mouvement et les buveurs leur verre.

Bartolomeo, le meilleur tailleur d'oliviers de toute la zone a dit: «L'olivier que j'ai taillé ce matin, je le vois, dans six mois, et même, la place de chaque olive», accompagnant ce discours de gestes éloquents.

Le braconnier s'est avancé: «Moi, quand je vais au sanglier, il faut que je disparaisse, complètement. Je suis l'arbre dans lequel je me cache, sinon il ne vient pas! »

Gian Carlo, homme un peu taciturne qui, sous l'ombre de son chapeau, passe ses soirées, debout derrière les joueurs de cartes, a dit: «Quand je vois la partie du dessus, eux ne voient que leurs cartes, et moi, je les vois toutes. Il suffit de voir les cartes de deux joueurs pour que tout change. Je sais ce qu'ils vont jouer et je sais ce qui va arriver. C'est vrai qu'on sait plusieurs choses à la fois.»

Et le dernier, Gigi, un doux fantaisiste installé depuis peu, musicologue, philosophe et informaticien des collines, souriant comme toujours, a dit: «L'ubiquité, c'est pour le regard, tu dois savoir que la racine latine est *partout*. Mais c'est de l'espace qu'il s'agit et pour toi, le peintre, c'est le regard d'une vision, mais la Quatrième dimension, c'est l'espace-temps, c'est la cristallisation du temps qui devient mouvement. Le meilleur mot pour toi, c'est omniprésence, parce que c'est toi, qui es présent, partout. *Deus ex machina*, de ta sensation, tu fais de la chair. Tu vis, dans ton tableau, un monde analogue.»

Cela a réveillé en moi ce que j'avais écrit intuitivement un jour. La palette, c'est le Temps. Si la vision m'appelle, ces petits tas de couleurs, le temps de ma palette, comme l'olivier de Bartolomeo, attendent quelques mois pour devenir de grandes montagnes qui réinventent le monde de mon tableau. La palette est toute la possibilité de voir mon incarnation, ma réalité de vivre. Relatif ou approximatif, le pinceau tremble où le nuage passe. Je pénètre le tableau pour y poser ici de la couleur

qui là-bas sera épices sur du velours et je crée ainsi un monde de sensation pure. Des milliers d'informations entre l'essence et l'apparence vont de la palette au tableau, transférant l'un dans l'autre. Le pinceau entre en apesanteur lorsqu'il repasse, blanc sur blanc, sur un nuage. Quand le pinceau, parti de la palette rejoint la vision, le peintre et le tableau ne font qu'un. Je crois que beaucoup de peintres ont connu *ce temps-là* où l'imaginaire est une autre réalité. Je l'ai vu dans des gravures de Dürer, dans les montagnes Sainte-Victoire de Cézanne, et dans des Seurat enivrés de lumières marines, dans la peinture siennoise, et quelquefois dans la peinture abstraite.

Mais, pour l'instant, il faut à nouveau *traverser* les collines pour rapporter les provisions à la maison.

Yoran Cazac



Yoran Cazac, *Dessin*. 1960. Encre sépia sur papier. Photo Marcel Lannoy



Yoran Cazac, *Dessin*. 1961. Encre de Chine sur papier
Photo Marcel Lannoy



Yoran Cazac, *Aqua micans*, 1990-1991. Aquarelle, 240×133 cm.
Photo Philippe Briat



*Dessins sur une lecture de Raymond
Roussel: Locus Solus
Encres de Chine sur papier, 1961*

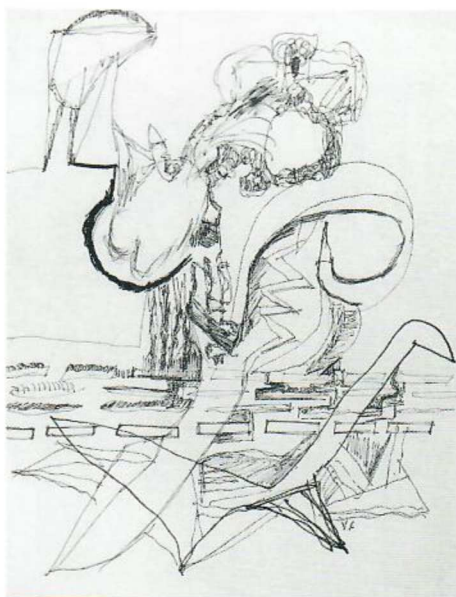
Le vent avait changé pendant
notre station par-delà l'obstacle de
la corde, et la *demoiselle* fut
ramenée vers le tableau dentaire...



Le maître avait poussé jusqu'aux
dernières limites du possible l'art de
prédire le temps. L'examen d'une
foule d'instruments prodigieuse-
ment sensibles et précis lui faisait
connaître dix jours à l'avance, pour
un endroit déterminé, la direction
et la puissance de tout souffle d'air
ainsi que la venue, les dimensions,
l'opacité et le potentiel de conden-
sation du moindre nuage.

En poursuivant l'examen vers la droite on apercevait un minuscule fût de colonne, qui parfaitement vertical, se maintenait immobile entre deux eaux.

Sur le fond du vaste réservoir gisait un long cornet métallique très pointu, percé de plusieurs trous.



Le poète en effet, sémillant causeur ennemi des clichés, passait pour soutenir froidement, avec un charme plein d'imprévu, mille thèses abracadabrantes.





...c'était au centre de la geôle focale, judicieusement nommée, que tombait de façon flagrante le foyer de la lentille.

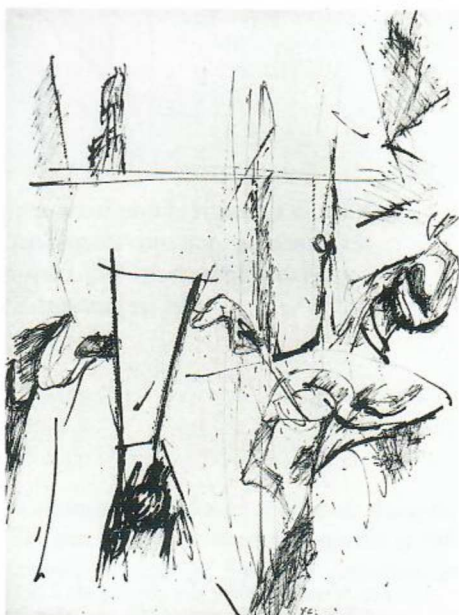


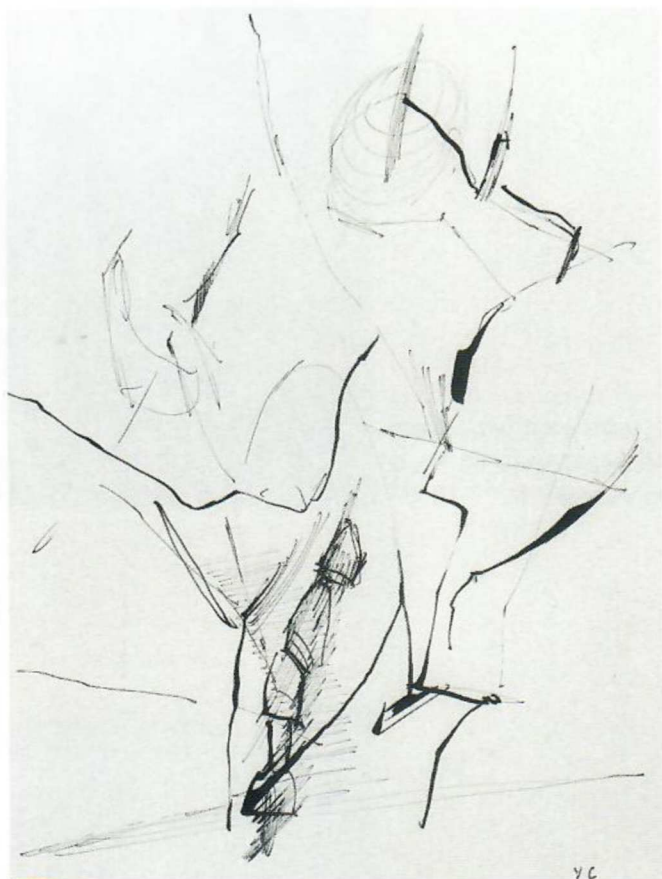
Peu à peu l'excavation, en se remplissant de gaz, allégerait le ludion qui, du fond, monterait de lui-même sur la surface.

Et les moments revécus par lui à
Locus solus étaient de ceux où l'étau
avait rempli son rôle.



Servant de temps immémorial à
chaque célébration de noces d'or,
l'objet s'appelle «étau indu» à cause
de l'insolite caractère amoureux de
son immixtion si tardive dans la vie
des vieilles gens.





Mais la nécessité d'une basse température empêchait d'utiliser l'intense pouvoir électrisant de l'aqua-micans qui, se congelant rapidement, eût emprisonné chaque trépassé, dès lors impuissant à se mouvoir.

Les photographies des dessins de Locus Solus sont de Marcel Lannoy.



Yoran Cazac, *Locus Solus: les ludions*, 1990-1991. Aquarelle, 150×133 cm.
Photo Philippe Briat

Yoran Cazac est né à Paris en 1938. Il découvre la peinture à l'âge de quatorze ans. Il vit aux environs de Paris et en Toscane. Des expositions personnelles et collectives ont montré son travail. Il est représenté dans de multiples collections et musées à Paris, en province et à l'étranger.